

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Hommages à deux travailleurs de la plume Paul Wyczynski et Marcel Trudel

Adrien Thério

Numéro 10, avril 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40290ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thério, A. (1978). Hommages à deux travailleurs de la plume : paul Wyczynski et Marcel Trudel. *Lettres québécoises*, (10), 46–47.

HOMMAGES

À DEUX TRAVAILLEURS DE LA PLUME

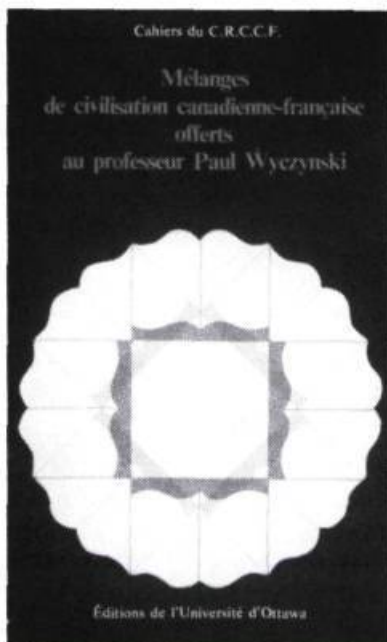
Paul Wyczynski
et Marcel Trudel

Le premier s'appelle *Mélanges de civilisation canadienne-française offerts au professeur Paul Wyczynski* et fait partie des Cahiers du C.R.C.C.F. ; le deuxième s'intitule *Mélanges d'histoire du Canada français offerts au professeur Marcel Trudel*. Les deux volumes ont été publiés fin 1977 par les éditions de l'Université d'Ottawa.

J'ai quelques raisons de vouloir parler de ces deux livres. La première, c'est évidemment que les deux travailleurs en question, Wyczynski et Trudel méritent bien cette sorte d'hommage qu'on leur rend après autant d'années passées à bâtir à leur façon un coin de pays. Ces hommages pourraient laisser croire qu'ils sont arrivés à la fin de leur carrière comme cela se produit la plupart du temps dans des cas pareils. Ce n'est pas tout à fait vrai. M. Trudel vient tout juste de dépasser la soixantaine. Quand à M. Wyczynski, il est loin d'être au bord de la retraite. Et c'est tant mieux. Cela veut dire que l'on n'est pas en train d'enseigner des momies mais des écrivains qui font de la recherche et qui écrivent depuis longtemps et qui vont tout simplement continuer de faire de la recherche et d'écrire parce que c'est chez eux une vocation.

La deuxième raison, c'est que j'ai découvert dans chacun de ces volumes des études qui m'ont appris plusieurs choses. Je ne vais m'arrêter ici qu'aux articles qui m'ont le plus plu ou le plus dérangé.

Dans le *Wyczynski*, c'est l'article de Pierre-Hervé Lemieux consacré à *L'évolution de la symbolique chez P. Aubert de Gaspé* qui a retenu d'abord



mon attention. On a déjà écrit pas mal de choses sur de Gaspé, me disais-je, qu'est-ce que Lemieux a bien pu découvrir de nouveau ? Est-ce bien du nouveau ? En tout cas, sa théorie selon laquelle les personnages principaux des légendes que l'on rencontre chez P. Aubert de Gaspé deviennent, au fur et à mesure qu'on va d'une légende à l'autre, moins peureux, plus sûrs d'eux-mêmes pour finalement, dans la dernière, ne plus rien craindre les forces de l'au-delà, est intéressante. Je suis allé relire ces légendes pour voir. Et je suis arrivé à la conclusion que la vision de M. Lemieux était juste.

Maurice Lemire, lui, intitule son étude *Charles Guérin ou la société anormale*. C'est un article qui non seulement résume bien le livre de toutes sortes de façon possibles mais nous montre jusqu'à quel point les critiques peuvent tourner en rond

quand ils ne savent pas par quel bout prendre un livre. Les explications de M. Lemire sur le « vouloir dire » de l'auteur de *Charles Guérin* ne sont pas toutes neuves mais elles permettent, bien organisées, d'avoir une meilleure idée de la structure de ce roman et des préoccupations des principaux personnages.

Je signalerai encore un article de Réjean Robidoux sur Gabriel Roy. On ne le dirait pas au titre qui est : *Le roman et la recherche du sens de la vie. Vocation : écrivain*, et l'article de David Hayne qui s'intitule *Les générations littéraires au Canada français : une tentative de périodisation*. Cette façon de voir les choses est presque convaincante.

Dix-huit articles dans le *Trudel*. Une étude bien tassée, bien organisée, c'est sans aucun doute celle de Fernand Ouellet sur *La propriété seigneuriale et groupes sociaux dans la vallée du Saint-Laurent (1663-1840)*. Cette étude montre bien jusqu'à quel point les Canadiens français ont été désemparés par la conquête, jusqu'à quel point les nobles et tous ceux qui avaient de l'argent et qui sont restés au pays ont été obligés de se replier sur eux-mêmes et, pour un grand nombre en tout cas, de vivre en attendant des jours meilleurs. Le commerce et l'argent, il était dans les mains de ceux qui présidaient aux destinées du pays. Je ne m'attarde ici qu'à une idée de cette étude, ce qui ne plaira peut-être pas à l'auteur. Il aurait raison car c'est surtout de propriété seigneuriale dont il est question dans cette étude. Mais le commerce de ces propriétés conduit à bien d'autres pistes.

L'article de Nive Voisine sur les tribulations du diocèse de Trois-Rivières, c'est un peu plus que de la petite histoire. Il faut se rappeler que c'est le grand disciple de Bourget, Mgr Laflèche, porte-étendard de l'ultramontanisme à la fin du dix-neuvième siècle qui a été au centre de toutes ces tribulations. Lui qui avait, alors qu'il était supérieur de Nicolet, trouvé de magnifiques raisons pour défendre Nicolet, doit quelque dix ans plus tard trouver de bonnes raisons pour remettre ce collègue à sa place. Mais quand on a écrit autant de mémoires à Rome et qu'on a aussi rédigé un livre qui s'intitule *Quelques considérations sur les apports de la société civile avec la religion et la famille*, on n'est pas en peine pour si peu.

L'étude de Lucien Campeau sur *Le Commerce des clercs en Nouvelle-France* me porte à croire que s'il faut trouver une vérité quelque part dans son argumentation, c'est en prenant la contrepartie de sa thèse. Il prend tout son temps pour nous prouver que l'on se faisait au seizième siècle et au moyen-âge, une idée tout à fait différente du commerce que celle que l'on se fait aujourd'hui. C'est fort possible. Il reste que, quand on y regarde de près, des tas d'opérations auxquelles (pour les besoins de la cause : lire clergé et nobles) on ne donnait pas le nom de commerce, à ce moment-là, en sont, selon nos standards. Et je me dis que les Nobles et le clergé de ce temps-là le savaient aussi. On disait, par exemple, que l'argent était improductif. S'il est improductif, il ne rapporte rien. Mais voici la casuistique : « Ainsi, le prêt à intérêt était bien permis, mais l'intérêt, fixé par la loi, était compensation pour une productivité perdue ou participation d'une productivité nouvelle, et non pas un produit de l'argent, considéré lui-même comme improductif. » Moi, je vous demande, monsieur Campeau : quelle différence avec aujourd'hui ? Et c'est avec des raisonnements pareils que vous voulez nous prouver que les Nobles et les clercs n'ont pas fait le commerce en Nouvelle-France ? Je suis sorti de votre article en me disant que vos clercs étaient des commerçants bien plus adroits que vous n'osez l'admettre. Ils vous ont

eu sans se fatiguer. Cette conclusion, c'est la logique qui vient de votre argumentation trop subtile et raffinée.

L'étude la plus belle du livre, c'est quand même celle de Serge Gagnon intitulée : *Le XVI^e siècle canadien de Narcisse-Eutrope Dionne à Marcel Trudel (1891-1963)*. Il faut dire que le sujet est beau : opposer l'ultramontanisme de Narcisse-Eutrope Dionne quand il pratique l'histoire au libéralisme de Trudel qui a repris à peu près tous les mêmes chemins que son prédécesseur et traité les mêmes sujets. C'est ici qu'on se rend compte que l'objectivité en histoire, c'est beau en théorie mais qu'en pratique, ce n'est plus tout à fait la même chose. Serge Gagnon insiste, dans sa « Première carrière » de Marcel

clair que *L'Influence de Voltaire* serait à rééditer en lui arrachant de grands morceaux et que Chiniquy que Trudel tient pour une sorte de mécréant n'en est pas un du tout. Que M. Trudel sorte toutes ses notes sur les évêques du temps et on verra bien ! Finalement, on passe sans transition, dans cet article de Serge Gagnon, de cette première carrière de Trudel à la deuxième. C'est là que ça se corse. Comment Trudel a-t-il été converti à sa nouvelle religion ? Comment en est-il arrivé, lui l'ultramontain de *L'Influence de Voltaire* à passer dans le camp d'idéologies contraires ? Tout naturellement, j'imagine. C'est d'autant plus remarquable. Mais Serge Gagnon nous réserve peut-être une autre étude sur le sujet. J'espère que ces remarques ne blesseront pas l'historien Trudel pour lequel j'ai le plus grand respect.



Trudel sur le fait qu'il ait été le premier à révéler dans son *Influence de Voltaire au Canada* « l'importance de la pensée philosophique du XVIII^e siècle au sein de l'intelligentsia québécoise post-conquête. » Peut-être bien mais ce qu'il ne dit pas, ou ne dit pas assez clairement en tout cas, c'est la façon de Trudel de le dire à ce moment-là. Car *L'Influence de Voltaire* aurait pu être écrit par un historien tout aussi ultramontain que Dionne que cela n'aurait rien changé à l'affaire. Et j'irais jusqu'à dire que le Chiniquy de Trudel a aussi été écrit sinon par un ultramontain en tout cas par un grand défenseur de l'Église. Il est

DE BEAUX ARTICLES ? EN VOICI D'AUTRES

au cas où vous ne les auriez pas découverts. D'abord une affaire vertigineuse, folle, belle et grandiose par moments : *LA GRANDE OURSE configuration du désir et de la peur schéma de la possession* de Yolande Villemaire. C'est dans le numéro de mars de *La Nouvelle Barre du jour* (C.P. 131, Succ. Outremont, Outremont).

Une entrevue vivante de François Hertel par Raymond Fafard, dans la très belle revue *Forces* (1450 rue City Councillors, Montréal). C'est illustré de belles photos et résume bien la vie de Hertel.

Un éloquent discours de Jean-Marcel Paquette intitulé *Genèse et apocalypse d'une langue : le français de la Gaule et de la Nouvelle-France*. Vous trouverez cela dans le dernier *Liberté* (5724 Côte St-Antoine, Montréal) qui porte comme titre : *les commencements de la langue française*. Il y a là d'autres articles intéressants mais je vous signale surtout celui de M. Paquette parce que c'en est un qui m'a presque coupé le souffle. Et je me suis dit en terminant que je voudrais bien être savant comme ce professeur. Mais on ne peut pas tout avoir. Consolation bien mince.

Adrien Thériou